

PÉRINE DOUREL

LE MOULIN DE VIRE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042527167

Dépôt légal : mars 2026

À Jimi

Toute ressemblance avec des faits et des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence.

Il était un moulin vert

Ce récit est celui d'une ombre jetée sur ma vie, en une période où, trop confiante, je me sentais indestructible. J'ai manqué de vigilance. J'étais très jeune, naïve et excessive. Cette ombre envahissante a plus de quarante ans aujourd'hui. Qui sait pourquoi cette ombre, cette menace, continue à me hanter, me cacher le soleil, après toutes ces années ? Il m'est apparu ce jour que, pour en finir avec ce drame et son cortège d'émotions fortes et de tensions qui s'inscrivent, opiniâtres, dans la durée, il ne me restait qu'une option : l'écrire. Écrire sans rien omettre, composer avec les trous dans ma mémoire, convoquer tous mes souvenirs de cette époque qui signa pour la jeune femme que j'étais alors la fin de l'insouciance. J'allais vivre une situation douloureuse qui dura trop longtemps.

Maudite Normandie, maudit moulin de Vire. Pour moi, pendant de longues années, il y a eu l'avant et l'après-moulin. Je me leurrerais, bien sûr, avec cette notion du temps quelque peu archaïque. Les événements déchirants que je vécus là-bas me pèsent encore, depuis toutes ces années. Depuis 1978, aux alentours de Pâques, jusqu'à ce jour du mois de juin 2025. Vertige !

Les faits que je vais relater remontent le cours de la Vire, inlassablement. J'avoue que mon rapport au temps a toujours été ambigu. Pour moi, le temps n'existe pas. Ce n'est qu'un concept, une illusion arbitraire, créée de toutes pièces pour nous rassurer. Dans ma mémoire défaillante, les faits, les événements marquants, tristes ou joyeux, évoluent librement, sans respecter la moindre chronologie, sans souci aucun du calendrier. Ils errent à l'infini, dans un espace tout aussi aléatoire. Je vais mettre un terme à cette affaire, en classant sans suite cette relique encombrante. Je ne l'évoquerai plus. Tout

ce fatras morbide va enfin se démembrer, se disloquer jusqu'à sa disparition complète. Le moulin de Vire sera rasé, comme je l'ai souhaité à cette époque. Il fuira loin de ma mémoire. Je serai, j'espère, libérée de ce boulet qui me fait encore souffrir dans la région du cœur. Non, mademoiselle M., il ne s'agit pas là d'une « rêverie métaphysique ! » Mademoiselle M. était mon professeur de Lettres lorsque j'étais lycéenne. Elle avait écrit ce commentaire au stylo rouge, dans la marge de ma dissertation. Il y était question de la gouvernance du temps, dans l'œuvre d'un certain Marcel Proust.

Je n'ai rien contre les moulins ni contre la Normandie en général. C'est très beau, très vert. On y trouve plein de pommiers, de belles vaches paisibles, des pâquerettes, des usines à lait et à fromages, des cidreries à foison et d'immenses plages de sable fin où chaque année des foules touristiques affluent, pour se souvenir justement. Sans moi !

Le moulin dont je parle s'appelait le Moulin Vert. Les portes, les encadrements de fenêtres, les volets, la barrière, tout était vert. Non pas vert printemps. Plutôt vert d'eau, comme l'eau de la Vire qui passait sous sa roue, en plein bocage, dans le canton de Condé-sur-Vire.

Nous avions des amis, les Lambert, qui louaient le moulin pour y habiter, depuis quelque temps. Des enseignants comme nous, les Tardivel. Nous avions auparavant enseigné ensemble dans la même école. Une école des environs de Dinan. Éva Lambert et nous (Denis et Marielle, ainsi qu'une amie d'Éva, Rose-Marie) avions collaboré au sein du même établissement scolaire. Nous n'avions pas exactement le même âge. Les Lambert étaient nos aînés de sept ou huit ans, mais nous étions si jeunes. La différence d'âge ne sautait pas aux yeux et, pour nous tous, elle était sans réelle signification. Éva enseignait dans nos anciennes Côtes-du-Nord, depuis quelques années, tandis que Richard, son mari, professeur d'éducation physique, officiait dans un établissement spécialisé pour jeunes handicapés mentaux, situé aux environs de Vire, en pleine campagne, perdu au milieu des hameaux, des fermes et des champs. Éva bénéficiait d'un logement de fonction, le seul encore habitable de l'école. On le lui avait sans

doute accordé parce qu'elle avait un enfant, Julien, un petit garçon qui fréquentait encore l'école maternelle. Julien souffrait de l'éloignement de son père, qui louait pour lui seul un minuscule appartement dans le centre de Vire. Éva, quant à elle, s'accommodait parfaitement de cette situation. Elle avait de grandes amies à Dinan : Marijo et Rose-Marie, de bonnes vivantes qui aimaient faire la fête. En ce temps-là, on disait plus familièrement qu'elles aimaient « tirer des pistes ». Elles n'avaient peur de rien ces deux-là. Marijo était célibataire. C'était l'Amie suprême, celle à qui les deux autres confiaient leurs tourments, celle à qui elles demandaient conseil, celle qui incarnait la sagesse du trio. En outre, Marijo connaissait beaucoup de monde à Dinan et aux alentours, du moins, tous les gens « intéressants ». Elle était pour les deux autres l'amie indispensable, celle à qui les hommes faisaient rarement la cour : physiquement, elle ne correspondait pas exactement aux critères socio-publicitaires du moment, et pourtant, elle en imposait par sa force, et son attitude désinvolte. Elle était parfaitement consciente de cette différence et en faisait un atout. J'allais oublier Rose-Marie, la fofolle, l'exubérante, qui entraînait ses copines dans les fêtes, les spectacles et les bars branchés de Dinan. Elle était divorcée et vivait seule avec sa petite fille de trois ans dans un logement HLM de la commune. Son mari violent l'avait abandonnée alors qu'elle était enceinte. Elle s'était réfugiée chez ses parents, une famille bourgeoise bien connue de la bonne société dinannaise. Après la naissance de sa petite Amandine, elle avait décidé de reprendre les rênes de sa vie. On lui accorda sans difficulté la jouissance d'un logement HLM. Elle n'était pas le genre de fille qui se laisse sombrer dans le désespoir. Elle était une battante, pas une victime. Après la fin de son congé maternité, elle reprit ses fonctions d'institutrice et se débrouilla fort bien toute seule. Quand elle sortait le samedi soir, ses parents complaisants accueillaient la petite Amandine. Elle menait en fin de compte une vie de mère célibataire libre et délurée, conduisait son Austin à toute vitesse dans les rues de Dinan. C'est elle qui me ramenait en voiture chez moi, après la classe. Je n'avais pas le permis de conduire, je n'en avais

pas les moyens. Elle emmenait aussi Éva qui, bien que titulaire du permis depuis dix ans, refusait obstinément de se mettre au volant. Elle prétendait être trop tendue pour conduire une voiture, trop nerveuse, trop angoissée. Elle se faisait donc transporter par l'une ou l'autre de ses amies.

Quand son mari arrivait de Normandie, un week-end sur deux, elle profitait de l'auto familiale, une grande berline commerciale. Richard emmenait sa petite famille faire les courses, à la plage, ou chez leurs parents respectifs, à la grande joie de Julien qui trépignait d'impatience quand il savait que « le week-end de papa » arrivait. Denis et moi avions d'emblée sympathisé avec tout ce petit monde. À plusieurs reprises, nous avons eu la garde de Julien, puis celle d'Amandine. Nous étions ravis. J'avais l'impression d'apprendre à être une maman. Moi aussi, un jour, j'en aurais un ou une, ou peut-être même deux. Pour l'heure, j'étais encore très jeune. J'avais à peine vingt et un ans et nous vivions de peu de choses, Denis et moi. Deux ans plus tard, la vie nous fit cadeau à nous aussi d'un bébé. Un beau petit gars de presque quatre kilos. Je l'appellerai Bébé tout au long de ce récit. Dans l'intervalle, Éva fut contrainte de reléguer son existence de presque célibataire aux oubliettes. Elle postula pour la Normandie, pressée par son mari et leur petit Julien. Richard avait cherché longtemps un logis pour sa famille en pays normand, et à force de démarches et de diplomatie, la commune de Vire lui proposa la location du Moulin Vert, à condition de le rafraîchir un peu. Il était habitable, mais la décoration et le confort laissaient un peu à désirer. De ce moulin désaffecté, Éva et Richard firent une merveille. Le Moulin Vert étincelait à présent de nouvelles couleurs à l'intérieur de ses murs. Quatre pièces furent entièrement rinnovées : papier peint, moquettes, peintures, et meublées avec goût. Deux chambres, dont une pour Julien et les deux autres pour les amis. Les boiseries et les poutres sont redevenues apparentes, dans leur jus, et la grande cheminée fut réhabilitée et inaugurée au champagne. À notre première visite au moulin, nous avons ressenti toute la magie qu'il recelait, son côté cosy et chaleureux nous enchantait. Tout y était absolument

fascinant. Le fait que cette bâtisse fût un moulin conférait à ses occupants une aura nouvelle et presque folklorique. On parlait de « La Belle Meunière », et beaucoup moins, hélas, du meunier qui avait tant œuvré pour offrir à sa famille une demeure hors du commun. Peut-être espérait-il ainsi reconquérir sa femme... La partie habitation était certes époustouflante, mais nous avons aussi exploré les multiples pièces qui jadis avaient servi de grenier à grains, ainsi que toutes les dépendances, et l'immense terrain planté d'arbres fruitiers dont ils pourraient aussi tous trois profiter à leur convenance.

Cette fois, nous étions invités pendant la première semaine des vacances de Pâques, en ce mois d'avril 1978. Bébé avait à peine quatre mois. Le temps était frisquet, pluvieux. J'ai hésité. Je ne me sentais pas prête à entreprendre ce voyage, avec tous les bagages indispensables quand on a un enfant en bas âge et que l'on roule en 4L.

Mais Denis, lui, paraissait très motivé pour s'y rendre, là-bas, au Moulin Vert. Je me souviens d'avoir ressenti une angoisse, une boule dans la gorge qui m'empêchait de respirer. Denis persévérait dans son désir de partir, de se changer les idées comme il disait.

J'étais loin d'imaginer le séisme que ce séjour allait déclencher, et combien il affecterait ma vie. Et cependant, je sentais, très loin en moi, les prémices de ce séisme.